**Cinéma parlant des années 30**

On chante partout et avec le son, désormais également sur les écrans: chansons des rues, mais aussi succès radiophoniques, opérettes en tous genres, airs de caserne. etc.. autant d'occasions pour le cinéma de populariser des refrains repris en chœur, dans la salle même, par le public des premières années du film sonore. Chanteurs et comédiens, orchestres et formations s'illustrent dans ces « mélodrames » aux fortunes diverses. souvent tournés en coproduction, où tendent à se manifester un optimisme et une insouciance à toute épreuve. Drôle d'avant-guerre... Au début des années 30, la cinéphilie populaire était plus soucieuse d'assiduité que de regard critique. Les affiches promettaient des nuits moscovites, des chemins paradisiaques, des congrès en goguette ou un roi des resquilleurs nommé Bouboule. Le plaisir cinématographique passait par l'habitude de venir en famille ou en groupes. Comme pour les trois classes du chemin de fer, le prix des places variait selon la distance à l' écran. Le "balcon" accueillait les plus fortunés. En bas et au fond les "premières" étaient occupées par un public aux revenus plus modestes. Les "secondes" près de l'écran, avec sièges en bois avaient mauvaise réputation. On y voyait surtout les enfants seuls, les militaires et les fauchés. Mais dès l'ouverture du rideau, sur fond de début de générique, la magie des images estompait la classification sociale. Une joie communicative s'emparait de toute la salle et, bien souvent, le public reprenait en chœur les refrains chantés par les personnages du film. Ce fut le cas pour La route est belle (1930) de Robert Florey, alors que le public émerveillé découvrait enfin un film sonore en langue française. Les historiens du cinéma retiennent comme premier film parlant français Les Trois masques (1979) d'André Hugon. Quelques airs chantés décoraient une insipide histoire corse tournée dans les studios britanniques nouvellement équipés pour le son. Mais, la même année, ce fut La route est belle qui créa l'événement: Voici refleurir notre amour Avec le muguet des beaux jours Partons tous deux la route est belle C est le printemps qui nous appelle. Puisque le bonheur est trop court Bientôt ce sera le retour Mais aujourd'hui la route est belle Ne pensons qu à notre amour. L'acteur vedette de la route est belle  était André Baugé, un baryton toulousain. que la TSF avait rendu célèbre auprès des midinettes. Il s'était spécialisé dans les romances et les airs d'opérettes. De 1917 à 1925 les Parisiens avaient pu l'entendre à l'Opéra comique où il triomphait dans Lakmé, Mireille, Cannen et surtout dans Le barbier de Séville dont il était le Figaro prestigieux. Le cinéma sonore français cherchait une voix. Il trouva celle d'André Baugé dans un film qui répondait aux exigences du public populaire: le mythe de Paris, la chanson à scénario et la fascination de la réussite sociale. Deux ans auparavant, le premier film parlant et chantant américain, Le chanteur de jazz d'Alan Crosland, commençait par un bref documentaire sur le quartier juif de New York. Dans La route est belle, Robert Florey a repris la formule. Après un générique musical, déjà fredonné dans la salle, le film égrène des vues de Paris: Notre-Dame, la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, le Sacré-Cœur..., et puis le vasistas d'une mansarde pour jeune lectrice de romans à épisodes (à l'époque, le porteur de lectures venait livrer à domicile, comme on le voit au début de M. le Maudit  de Fritz Lang). Après les vues classiques, Robert Florey évoque les petits métiers de Paris et rencontre son personnage principal au marché des Halles, lieu mythique des rendez-vous populaires. André Baugé apparaît au beau milieu de l'agitation bruyante. Sa vieille maman est marchande des quatre saisons. Son petit frère l'accompagne dans sa tournée de vendeur de chansons imprimées, avec musique et paroles. Les voici aux « Lilas ». une guinguette réputée pour ses fritures et son ambiance romanesque. A la demande de la clientèle, le tour de chant commence. André Baugé ne se fait pas prier. D'abord la Sérénade de Toselli pour le classique, puis La complainte de Jim pour l'exotisme, enfin Tango-Tango pour l'hilarité générale. La performance vocale dure une bonne dizaine de minutes, ce qui est fort long et pratiquement insupportable aujourd'hui. Les spectateurs de 1930 ne connaissaient pas ces impatiences. Le premier quart d'heure de La route est belle avait pour finalité d'introduire le public dans la toute nouvelle esthétique du film sonore. Il fallait ensuite raconter une histoire. C'est ainsi que le baryton des faubourgs fait la connaissance d'une riche demi-mondaine grâce à un collier perdu puis retrouvé. La belle inconnue habite une somptueuse maison avec soubrette britannique et valet prénommé Firmin. Le chanteur pauvre fait son entrée dans le monde caricatural des riches. Il prend des leçons de maintien chez un incroyable professeur de belles manières joué par Saturnin Fabre et il achète un « smoquinge » chez un fripier juif libre penseur, avec Léon Bilières dans ce rôle extravagant. André Baugé chante à la moindre occasion. Il remplace au pied levé un chanteur d'opéra défaillant et trouve une fulgurante consécration en Amérique. Il a su rester simple, bon fils et grand frère attentionné. Mais maintenant, il voyage en première classe. L'année suivante, Robert Florey fut moins heureux avec L'amour chante, petite comédie d'adultère où le théâtre bourgeois l'emportait sur la chanson à succès. Malgré les séquences de music-hall et un nouveau cabotinage de Saturnin Fabre en professeur de diction musicale. L'amour chante fut loin du succès de La route est belle. Dans une ronde éternelle Les heures tournent jour et nuit On veut saisir la plus belle Et déjà la plus belle a fui. Alexandre Ryder, l'auteur de La ronde des heures (1930) est le grand oublié des dictionnaires et encyclopédies. Il fut pourtant un cinéaste à succès avec des œuvres aussi hétéroclites que Le défenseur (1930), Un soir au front (1931), L'âne de Buridan (1932), Faut réparer Sophie (1933), Le nouveau testament (1935, en collaboration avec Sacha Guitry), Mirages (1937, avec Michel Simon et Jean-Louis Barrault). Alexandre Ryder est surtout le cinéaste de deux versions de La ronde des heures: en 1930, avec André Baugé, tout auréolé de son succès dans La route est belle; en 1949, avec Jacques Jansen dans le rôle principal, entouré de vieilles gloires comme Jean Tissier et Lucien Baroux. L'histoire du cinéma populaire ne retiendra que la version de 1930, magnifique succès commercial. La version 1949 passa inaperçue car les habitudes du public avaient changé à cause de l'évolution des goûts, des modes et des aspects économiques. La première Ronde des heures correspondait parfaitement à ce qu'attendait le public des premiers films sonores. La voix d'André Baugé et les larmes de Margot. Alexandre Ryder reprenait André Baugé là où  le scénario de La route est belle l'avait laissé. André Frénoy (André Baugé) est un chanteur d'opéra comique devenu célèbre. Il est l'heureux papa d'une charmante petite Lilette et il aime tendrement son épouse. Les beaux-parents fortunés se sont opposés à un mariage considéré comme une mésalliance. L'élément dramatique survient lorsqu'André perd brusquement sa voix. et par conséquent son métier. Les beaux-parents sont prêts à assurer l'avenir de Lilette à condition de ne plus revoir le gendre détesté... Par amour pour l'enfant, le chanteur cède à l'odieux chantage. André devient clown dans un petit cirque ambulant. Plus tard, le clown est appelé au chevet d'une fillette malade. Il a retrouvé sa voix. Lilette reconnaît son père. « Papa. Papa ! » En sortant de la salle, dans un silence d'émotion forte, les spectateurs portaient encore les traces chaudes et salées des larmes versées à flots. Alors qu`Andre Baugé partait à Berlin pour Un caprice de la Pompadour, le cinéma populaire français faisait le meilleur accueil à Lucien Muratore, le ténor des TSF. Un scénario original d'Henri Diamant-Berger fut confié au réalisateur Victor Tourjansky et Lucien Muratore devint la vedette du Chanteur inconnu (1931). Après sa chute d'un paquebot, un ténor est sauvé par des pêcheurs. Dans ses malheurs, il a perdu la mémoire. Il quitte la Russie d'adoption et rejoint sa France natale. Il devient la vedette des ondes sous le masque du « Chanteur inconnu». Sa femme, qui le croyait à jamais disparu, a épousé le rival responsable du plongeon tragique. Le chanteur masqué se transforme en fantôme vengeur. Le film de Victor Tourjansky fut le grand succès populaire de l'année 1931, alors que le public gardait une petite préférence pour les douces larmes de La route des heures. Avoir un bon copain, Voilà ce qu'il y a d'meilleur au monde Oui car un bon copain C est plus fidèle qu'une blonde Unis, main dans la main On rit de ses chagrins Quand on  possède un bon copain En 1931-1932, la France entière chante Avoir un bon copain. Dans la rue, sur les marchés, aux fenêtres, et bien sûr, au cinéma. C'était l'époque où les chanteurs de rues vendaient les partitions, avec musique et paroles, aux badauds qui reprenaient en choeur les refrains de Tout est permis quand on rêve (Le chemin du paradis, 1930, de Wilhelm Thiele,) ou Voici les gars de la marine (Le capitaine Craddock, 1931, de Hanns Schwarz). Pour évoquer cette ambiance d'un pays qui chantait avec son cinéma, il suffit de revoir la séquence exemplaire du début de Sous les toits de Paris  (1930) de René Clair. Entouré d'un groupe attentif et appliqué. Albert Préjean. chansons imprimées à la main, invite les gens à reprendre au refrain. Celui-ci sera entendu trois fois, ce qui permet un apprentissage efficace. La rengaine "Sous les toits de Paris / Lorsque descend la nuit..."  ne quittera plus les personnages du film et les spectateurs de la salle. On peut dire que le refrain d'Avoir un bon copain fit le succès considérable du Chemin du paradis, aussi bien en France qu'en Allemagne où le film de Wilhelm Thiele et Max de Vaucorbeil était sorti sous un titre plus matérialiste Die Drei  von der Tanlkstelle. Littéralement "Les trois de la station-service". Henri Garat, en français, et Willy Fritsch, en allemand, donnaient la réplique à la même vedette féminine, la blonde Lilian Harvey, délicieusement bilingue. Trois copains, ruinés mais heureux de vivre, décident de créer une station-service. A l'époque, la voiture est un signe extérieur de richesse très envié par le public populaire. La voiture de la blonde fait irruption dans la citadelle de l'amitié virile. La station-service sert de cadre à une opérette enlisée dans les conventions théâtrales. C'est alors qu'un épilogue d'avant-garde vient pulvériser ces conventions. A la levée inattendue d'un rideau de théâtre, on découvre que le spectacle filmé se situait sur une scène. L'effet de «déconstruction » (comme on dira dans les années 50) crée une réjouissante surprise. On aurait tort de traiter avec mépris cette opérette cinématographique, ne serait-ce que pour ses chansons et son épilogue d'anthologie. Dans ce contexte de chansons de rues et de l'opérette filmée devient une mode. On peut constater l étrange pouvoir du poste de TSF dans une petite comédie de 40 minutes, Je t'adore... mais pourquoi? (1931, Pierre Colombier). qui partage son titre avec une rengaine obsédante. Dans le poste, on entendait aussi Bach et Laverne dans leurs chansons-sketches, à prétention hilarante. Les deux rigolos de la radio lancent le genre de l'opérette militaire avec Le tampon du capiston ( 1930, Jean Toulout et Joe Francis). On chante dans les casernes de Mam'zelle Nitouche (1931, Marc Allégret) ou de La margoton  du bataillon (1933, Jacques Darmont). Bach, décidément très en vogue, sera Cabichou, porteur d'eau, dans l'incroyable Sidonie Panache (1934, Henry Wulschleger), monument du kitch colonialiste. Milton, autre rigolo du poste, triomphe dans la série La Bande à Bouboule: (1931), et Bouboule 1er, le roi des nègres (1933) de Léon Mathot. Pour répondre à la boulimie de chansonnettes, le cinéma français pille le répertoire des théâtres d'opérettes: Les saltimbanques (1930, Jacques Robert Land),  Pas sur la bouche (1931, Nicolas Rimsky, Nicolas Evreinoff), Coups de roulis (1931, Jean de La Cour), La chauve-souris (1931, Pierre Billon), Ciboulette (1933, Claude Autant-Lara), Les 28 jours de Clairette (1933, André Hugon), Princesse Czardas (1934. André Beucler), Dédé (1934. René Guissart), La mascotte (1935, Léon Mathot), La fille de Madame Angot (1935, Jean-Bernard Derosme, avec André Baugé). Au milieu de cette avalanche d'opérettes rechauffées, Armand Bernard chante «Si tu veux, je veux / Et si tu veux, c'est que je veux » dans Si tu veux (1932, André Hugon). Henri Garat partage Un soir de rafle (1931,  Carrnine Gallone) avec Annabella et passe un Soir de réveillon (1933 Karl Anton) avec Meg Lemonnier. André Baugé est devenu le marinier chantant de L'ange gardien (1933 Jean Choux) et Lucien Muratore s'est déguisé en gondolier dans Le chant du destin (1933 Jean-René Legrand). La chanson a pris le pouvoir, même si René Clair l'utilise comme élément narratif (Le million, 1931, A nous la liberté 1931). Elle devient même procédé brechtien de "distanciation" dans L'opéra de quat'sous  (1930) que Pabst réalise avant de choisir le grand chanteur Chaliapine pour un Don Quichotte ( 1932) très personnel. La mode de l'opérette cultive aussi l'exotisme national, avec l'accent du Midi, Au pays du soleil ( 1933, Robert Peguy) marque le début d'une série avec Henri Alibert. Marseille devient le symbole cinématographique d'une joie de vivre sous un ciel sans nuages. Alibert chante le charme de Miette, vendeuse de violettes, si jolie, si joliette. Dans ses yeux resplendit l'éclat du soleil du Midi. Fadas et pitchounettes rêvent d'une fleur qui ne mourrait jamais, d'un amour qui durerait toujours... Alibert chante encore le bonheur du plancher des vaches dans Trois de la marine (1934, Charles Barrois), il dit adieu à sa Venise provençale dans Arènes joyeuses (1935. Karel Anton), il aime la mer comme une femme dans Un de la Canebière ( 1936, René Pujol), et vante les plaisirs de la pêche dans Les gangsters du château d'If ( 1939, René Pujol). Serait-ce un rêve ? Un joli rêve C est bien trop beau pour être vrai Ce n est qu'un songe, un joli songe Qui m'éblouit et disparaît. La belle histoire. Je n'ose y croire... En évoquant tous ces films à chansons, on oublie que la réalité est loin de ressembler aux écrans. La crise est venue. Les relations internationales se dégradent. Or, le cinéma français fait l'autruche. Henti Garat et Lilian Harvey trouvent la consécration avec Princesse à vos ordres (193l, Hanns Schwartz), La fille et le garçon  (1931, Wilhelm Thiele, Roger Le Bon) et surtout Le congrès s'amuse ( 1931, Éric Charell). Le chemin du paradis a conduit le couple dans le Vienne de 1815. Le machiavélique Metternich a organisé un congrès à grand spectacle. Dans les tavernes on chante « Je t'aimerai toujours, toujours, ville d'amour... » Le long de ton Danube bleu, les amours sont très heureux... Dans une ambiance de fête, Vienne est la capita1e frivole de la valse et flonflons, des uniformes et des dentelles, des châteaux et des chaumières, des bals princiers et des danses paysannes. Dans cet univers de songe, une jeune et jolie gantière trouve un prince charmant... « comme dans les romans de Christel, aussi candide qu'effrontée, jette un bouquet sur le passage du tsar de Russie, le  bel Alexandre 1er. Coup de foudre sous le ciel de Vienne. Le congrès s'amuse réinvente les amours impossibles du prince et de la bergère. Dans une séquence sublime, Christel éperdue d'amour, monte dans la calèche que lui a envoyée le tsar. Avec l'irrésistible accent de sa Germanie natale. Lilian Harvey chante « serait-ce un rêve ?» De longs travellings suivent l'attelage du bonheur. Les citadins se préparent à la fête et jettent des fleurs au passage. Les lavandières cessent leur joyeux travail pour saluer la belle amoureuse. Paysans et paysannes dansent en costumes folkloriques. Un cinéphile pervers donnerait volontiers toute l'œuvre de Truffaut pour ce monument du kitch viennois. Bien sûr, le plus beau rêve, un jour s'achève. La raison d'Etat met fin aux amourettes d'opérette. Christel reste seule avec son souvenir d'exception. Heureuse, malgré son grand chagiin d amour. Caravane (1934, du même Éric Charell) reprenait une situation identique, mais en l'inversant. Une jeune princesse, aussi charmante que capricieuse, a choisi d'aimer un tzigane libertaire venu porter bonheur aux vendangeurs de Tokay. La campagne hongroise a remplacé les fastes autrichiens. Mais les paysannes sont aussi jolies, surtout lorsqu'elles pédalent joyeusement dans les cuves à raisins. Là encore, tout se termine le mieux du monde, sans mésalliance et sans promesses d'avenir. La crise est finie, la crise est finie Nous vivons dans l'âge d'or La  crise est finie, la crise est finie Ah, crions le bien fort La crise est finie. La crise est finie Nous nageons dans l'bonheur Alors que les beaux officiers contaient fleurette aux midinettes enrubannées, un film avait éclos comme un œuf de coucou dans un nid de mésanges. La poésie de L'Atalante (1934) brisait l'illusion et montrait le vrai visage d'une France en proie au chômage. La mode avait essayé de récupérer le film de Jean Vigo en l'affublant d'un titre accrocheur, Le chaland qui passe, nom d'une belle chanson de Lys Gauty. qui n'avait rien à voir avec la partition musicale de Maurice Jaubert. L'Atalante fut présenté au public parisien le 11 septembre 1934, au cinéma Colisée. Trois semaines plus tard, le 5 octobre, sortait au Paramount, l'un des films les plus représentatifs du cinéma chantant des années 30, La crise est finie de Robert Siodmak;, avec Albert Préjean et Danielle Darrieux. Une troupe de music-hall est en tournée à Périgueux pour la 478è représentation de la revue légère 1000 jambes nues. La brusque défection de l'actrice vedette, véritable tête à claques, met fin à la tournée. Les comédiens se retrouvent sur le pavé. La situation n'est pas brillante car la crise est solidement installée. « Même Crésus n'a plus de sous. » Des jeunes gens décident alors de réagir. Ils prennent l'initiative d'une reconquête du public. Ils décident de rejoindre Paris, de trouver un mécène et d'écrire une revue qui contredirait le pessimisme de l'air du temps. Avec bonne humeur, enthousiasme et absence de scrupules, les croisés de l'optimisme s'en remettent au système D, à la gentille filouterie et aux bienfaits du hasard. Bientôt tout est prêt pour une première de « La crise est finie », application chantée et dansée de la fameuse méthode Coué. La crise est finie, nous vivons dans l'âge d'or. La crise est finie. Nous nageons dans le bonheur. Plus de soucis plus d'efforts... La philosophie est simple. Grâce à la chanson, on nie la crise par autosuggestion. Le public n'a d'yeux et d'oreilles que pour le discours musical d'Albert Préjean. Certains spectateurs venaient recevoir le message en payant leur place avec les pièces de monnaie récupérées dans les fonds de tiroirs.   Quand on s'promène au bord de l'eau Comme tout est beau, quel renouveau Paris au loin nous semble une prison On a le coeur plein de chansons   Alors que l'année 1936 fait le grand ménage,  la cinéphilie chantante poursuit son petit bonhomme de chemin. L'« Internationale » de La vie est à nous (1936, Jean Renoir) se veut un écho des grandes espérances du Front populaire. Mais à part La belle équipe ( 1936, Julien Duvivier) et Le crime de monsieur Lange (1935, Jean Renoir), le cinéma français ne semble guère préoccupé par les frémissements de l'Histoire. L'année de Pépé le Moko (1936, Julien Duvivier) et des Bas-fonds (1936, Jean Renoir) est encore celle des décors exotiques et des comédies bourgeoises. Le Grand Prix du cinéma français est attribué à L'appel du silence (1936, Léon Poirié). évocation de la mission du père Charles de Foucauld. Par ailleurs, on chante. Arrnand Bernard articule la chanson « Antoinette » dans On ne roule pas Antoinette ( 1936, Paul Madeux). Le succès de l'année est une chanson à épisodes que toute la France connaît par cœur et qui donne le prétexte à un film. Tout va très bien, Madame la Marquise (1936, Henry Wulschleger) avec Noël Noël et Marguerite Moreno, sans oublier l'orchestre de Ray Ventura. On chante et on danse dans Toi c'est rnoi (1936, René Guissart): Tino Rossi. supervedette de la TSF pousse la romance dans Marinella ( 1936, Pierre Caron) et dans Au son des guitares (1936. Pierre-Jean Ducis). Danielle Darrieux donne la réplique à Henri Garat dans Un mauvais garçon (1936, Jean Boyer). On applaudit encore Le grand refrain (1936,  Yves Mirande) ou La valse éternelle (1936, Max Neufeld). L'Allemagne nazie envoie une  ambassadrice de charme, Martha Eggerth dans La chanson du souvenir ( 1936, Detlef Sierck -futur Douglas Sirk- et Serge de Poligny), une coproduction franco-allemande, avec une forte participation de la Ufa. Le cinéma français continuait à être un refuge dans les clichés bourgeois, avec seulement un soupçon d'air du temps. Le cinéma français continuera à chanter jusqu'en 1939, et même un peu au-delà. Mais plus de la même façon. En attendant les lendemains amers, Fernandel épelle un prénom à coucher à la caserne (Ignace, 1937, Pierre Colombier) et transforme en opérette les tribulations du héros de Paul d'Ivoi (Les cinq sous de Lavarède, 1939, Maurice Cammage). Tino Rossi et Charles Trenet supplantent facilement d'autres as de la chanson fourvoyés dans l'industrie du film. notamment Reda Caire et Jean Kiepura. Ainsi allait le cinéma populaire français, qui préférait Narcisse ( 1939, Ayres d'Aguiar) à La règle du jeu ( 1939, Jean Renoir). Narcisse, comédie de caserne qui offrait un grand rôle à Rellvs, allait s'inscrire. dans l'histoire du cinéma populaire, comme le dernier refuge de l'optimisme. « L'amour est à tout le monde, il vagabonde par tous les chemins. » « Qui est-ce qui crie l'plus fort ? C'est l'sergent-major... » «Moi je pars. mais mon cœur reste avec vous... » Narcisse était un joyeux bouquet de quiproquos cocasses, de gags en plomb, de mimiques drolatiques et de chansons à succès. L'imbécillité y était sublimée par la grâce. Narcisse avait été le dernier refuge de l'insouciance, avant les heures sombres qui n'ont pas permis de sécher notre linge sur la ligne Siegfried. Plus tard, le cinéma français a encore chanté avec Luis Mariano, Georges Guétary, Tino Rossi et Fernandel. Mais il avait perdu son charme crépusculaire. Le plus beau rêve, un jour s'achève... Le plus beau songe n'est qu'un mensonge.